

**Eveline Charmeux.**

**En modeste hommage à la mémoire de Paul Delbasty, quelques souvenirs toulousains .**

*Comment je l'ai rencontré.*

Il faut savoir d'abord que, professeur d'École Normale à Amiens, dès 1956, j'ai tout de suite été en contact avec les mouvements pédagogiques « dissidents » de l'époque, l'ICEM, et le GFEN. Je les citais dans mes cours, ce qui, comme vous le savez peut-être, était alors formellement interdit dans une « École Normale ».

Cela m'a permis d'être rapidement cataloguée comme « subversive » par plus d'un IEN.

Heureusement, la directrice de l'EN de filles d'Amiens, Georgette Manesse, était une femme extraordinaire, une intelligence et une ouverture d'esprit, comme j'en ai rarement trouvé par la suite. Elle m'a toujours encouragée dans cette voie, de réputation subversive, et elle m'a même envoyée participer aux premières recherches pédagogiques du nouvel Institut créé au début des années 60, l'INRP (qui ne s'appelait pas encore ainsi).

C'est là que j'ai pu rencontrer des collègues, membres ou sympathisants, du mouvement Freinet et du GFEN pour travailler avec eux.

En 1971, j'ai dû, pour raisons familiales, demander mon changement pour Toulouse, où je suis arrivée à la rentrée 1971.

A peine arrivée, quelques semaines plus tard, j'ai été invitée, par l'intermédiaire des collègues de la recherche, à faire une causerie, en soirée, sur l'apprentissage de la lecture, mon domaine de recherches INRP.

Une salle comble où, en dehors de la collègue qui avait organisé la rencontre, je ne connaissais personne, et où personne ne me connaissait.

J'avais prévu au début de ma causerie, que l'on pourrait m'interrompre si l'on éprouvait le besoin de poser des questions.

A peu près un quart d'heure plus tard, vers 21 heures quinze, j'ai vu un bras se lever.

Un homme, belle quarantaine, aux cheveux bouclés, auréolant un beau visage d'ange, s'est levé, sous les regards ravis des autres personnes présentes, qui, de toute évidence, le connaissaient. Naïve, je m'attendais à une question...

Je me trompais.

A mon grand étonnement, j'ai vu cette personne sortir des rangs, s'avancer, tout en affirmant contester mes propos, pour finalement, s'installer à côté de moi, et s'adresser à la salle, comme si je n'existais pas...

D'une voix magnifique, grave, envoûtante, il commença par envoyer quelques vanes à l'encontre des Ecoles Normales que je venais d'évoquer, en faisant cette remarque — certes incontestable, mais surprenante dans un tel débat — que la maman chouka n'a nul besoin d'aller à l'École Normale pour apprendre à son bébé chouka à voler. Poursuivant alors sur cette étonnante lancée, mais qui ne semblait étonner que moi, il se mit à développer brillamment la supériorité du naturel en tous domaines, y compris dans la vie quotidienne, jusqu'à l'école, évidemment, où seule une méthode naturelle n'était envisageable à ses yeux pour enseigner... Tout ceci, longuement développé à grands coups de métaphores variées, poétiques ou cocasses, pour la plus grande joie des collègues présents, visiblement inconditionnels de l'orateur, et fort ravis, autant de la manière dont il avait repris le pouvoir, que de ma mine désorientée par l'incapacité où je me trouvais de reprendre la parole.

J'avais des raisons d'être désorientée : cette parole, je ne l'ai retrouvée que vers onze heures et demie du soir, pour répondre à son au-revoir, et le voir partir avec ceux de la salle, sans se retourner — et, bien sûr, sans s'excuser...

A la sortie, pour me remonter un moral, plutôt bas, ma collègue m'a affirmé qu'avec Paul Delbasty, c'était souvent comme ça, et qu'il ne fallait pas s'en formaliser...

Je ne m'en suis donc pas formalisée.

Mon mari, en revanche, conçut pour lui, de mon aventure, une grande admiration, assortie d'un brin de jalousie : parvenir, sans effort, à me faire taire plus de trois heures, il faut admettre que c'était un exploit, que personne, pas même lui, n'a pu renouveler depuis !

Lorsque nous nous sommes rencontrés plus tard, il m'a avoué s'être prodigieusement amusé à faire taire cette Parisienne inconnue (grave défaut, quasi impardonnable à Toulouse, dans les années post-soixante-huit), en affirmant, en guise d'excuse, que j'étais loin d'être la seule à qui pareille aventure était arrivée...

L'autre anecdote, que je vais raconter, me semble le mériter aussi, car elle éclaire bien sa prodigieuse personnalité et son art souverain de la provocation intelligente.

Elle s'est passée quelques années plus tard, lors d'une inoubliable émission de radio sur France-Inter.

Outre Paul et moi, l'animatrice avait invité une dizaine de spécialistes de l'école et de la lecture, Foucambert, Bénichou et quelques autres. La journaliste, qui semblait bien être tombée sous son charme (rien d'étonnant !), voulait qu'il prenne la parole en premier... Mais, avec une modestie superbement feinte, il a décliné cette invitation jusqu'à ce que nous ayons tous parlé.

Chacun, à son tour, prit donc la parole, insistant, sous des formes diverses, sur la nécessité absolue de permettre aux petits, très tôt, de connaître les livres, les bibliothèques, et la vraie lecture, et sur celle d'avoir en classes des ouvrages de toutes sortes, pour apprendre avec eux.

Enfin, ce fut son tour de parler lecture à l'école...

On entendit alors s'élever sa voix de velours, prononcer lentement ces mots, aérés de savants silences, pour mieux en accentuer la négation : « Pour les enfants... PAS de livres ! Mais la nature, d'abord, les fleurs et les arbres, l'herbe et le soleil... Les livres, beaucoup plus tard ! ».

Il y eut un moment de stupeur dans le groupe, lequel eut un certain mal à émerger du pavé de plomb, que le débat venait de recevoir.

Paul, satisfait de l'effet produit, nous laissa alors la suite des événements... Depuis de longues années, il travaillait sur « une méthode naturelle de musique ». Il n'avait pas envie de se battre sur la lecture, ce jour-là.

Alors, cahin, caha, sans qu'il ne réintervienne, les uns et les autres tentèrent de remettre le débat sur ses pieds, avec diplomatie, pour aboutir à une conclusion plus en accord avec ce pourquoi nous nous battions depuis déjà pas mal de temps : la nature, bien sûr, mais *en même temps*, des livres, des vrais pour apprendre à la lire, justement, et comprendre le monde qui nous entoure... Un combat, loin d'être fini !!

Extraordinaire personnage, admirable, provocant, fascinant, dans ses outrances et ses sorties géniales...

Talleyrand peut affirmer que « ce qui est excessif est insignifiant » : pour Paul, il se trompe.

La pensée revigorante de ce grand bonhomme, est signifiante au-delà de tout, avec ses mots excessifs et sa parole interminable, toujours intelligente, poétique, drôle, agaçante, qui secoue les consciences, et oblige à réfléchir.

Qui l'a connu, même peu, ne peut oublier un être aussi nécessaire.

Devant le triste, mais redoutablement autoritaire Blanquer, on se dit que la belle voix de Paul, et ses provoc, nous manquent fichtrement....

Merci l'Institut !

Eveline Charmeux. Juillet 2020